

Ahmed Bengriche

Corps-morts



Ahmed Bengriché

Corps-morts

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4546-9

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

SOMMAIRE

LE TRACTEUR À CHENILLES	7
LA LETTRE.....	13
LE FILS.....	21
LES TRAVAUX DANS LES CHAMPS.....	31
LE CHANT DE LA NUIT	35
UN BILLET VERS LE SUD	39
LA FRONTIERE.....	47
LE PREMIER MOUTON	61
LE NEVEU.....	73
LA QUESTION.....	77
L'INVITATION AU VOYAGE	83
LE JEU DE BILLES	87
LE PATRIOTE.....	93
OM LAYD	99

LA FEUILLE DE DESSIN	105
MATERIAUX POUR UNE NOUVELLE	109
LE FUSIL DE CHASSE.....	115
SEVE ET CHANT.....	119

LE TRACTEUR À CHENILLES

Il tombait une pluie de jours fériés sur la ville, très fine, continue, durable, bénigne apparemment.

La veille, on avait remis des prix aux élèves du collège et les voisins n'avaient cessé de faire du bruit durant toute la nuit. Vers l'aube, des voitures avaient longtemps sillonné les quartiers et des voix ivres avaient chantonné à tue-tête.

– C'est pas parce qu'on t'a pas remis un bon livre que tu veux pas manger, dit le père en français !

L'enfant était assis face à la fenêtre dont la bordure de base, large, lui tenait lieu de table. De temps à autre il passait un doigt sur la vitre pour rendre le dehors plus visible.

– Si c'est le premier c'est le premier, dit la mère, elle aussi en français.

Elle se tenait debout derrière son fils. Elle portait une robe très courte. L'enfant se taisait puis écouta sa mère quitter la pièce et se diriger vers la cuisine.

Monsieur Rivet arriva sur l'autre trottoir, accompagné de son fils, tenant son parapluie fermé à la main. Ils pressaient le pas. Le fils avait un gros livre sous le bras. Le père et le fils cognèrent à leur

porte. La porte s'ouvrit. Une tête de jeune femme apparut... Madame Rivet.

– Regardez, regardez, cria l'enfant !

Le père ouvrit la fenêtre dans un geste saugrenu et lança au voisin : « bonjour Monsieur Rivet, bonjour Monsieur Rivet... le petit ça va ? ».

Son fils à lui vit passer sa pauvre petite silhouette, devant l'estrade d'une classe de collège face à une autre silhouette très ample et qui avait tout le corps affalé sur le bureau, qui clamait : hé ! bonjour monsieur du corbeau !

Monsieur Rivet tourna une tête blafarde, ridée au front, vers ce voisin un peu singulier, de sa main poussa sa femme et son fils et fit claquer derrière eux la porte.

– Il m'a salué d'un clin d'œil, dit le père en refermant la fenêtre, d'une voix basse. Puis considérant son fils : pour moi tu es le premier, et c'est l'essentiel pour toi ; et puis – il passa une grosse main d'ouvrier sur la tête de l'enfant – c'est ton camarade, Alain ; c'est un bon élève aussi...

– C'est pas vrai, cria l'enfant ! Même les professeurs savent que je lui montre en tout !

– Fallait pas lui montrer, dit la mère d'une voix grêle depuis la cuisine.

– L'essentiel pour nous, coupa le père, c'est que tu sois meilleur vis-à-vis de tes camarades arabes.

– Le fils des Guitane, il a reçu quelque chose, demanda la mère, toujours depuis la cuisine ?

– Rien, grogna le fils.

– Voila dit le père ; on demande pas plus ; on demande pas plus ; puis il glissa une pièce d'argent dans la main de l'enfant.

L'enfant rabaissa son regard vers sa paume ouverte puis laissa glisser sur le sol les dix francs.

Le père ramassa son argent. Il restait debout, un peu en retrait de la fenêtre. Lui aussi regardait le dehors.

Les grains de pluie se remirent à battre féroce ment le carreau. Quelque chose gronda du côté de la montagne. L'enfant pensa à son cousin Ali qui habitait la campagne et qui faisait passer, dit-on, des jeunes vers le maquis...

Toute la vitre semblait fondre comme de la cire quand Monsieur Rivet sortit de chez lui et se mit à courir sous la pluie.

Un long moment passa. Puis de la gauche, en file indienne, apparurent des chars, qui avançaient sous une pluie de plomb, le canon oblique.

Le père était debout derrière l'enfant et aussi la mère qui semblait grelotter dans cette minuscule robe ; tous trois observaient le défilé.

– Le professeur de géographie a dit qu'un tracteur à chenilles n'a pas le droit de traverser une route goudronnée, cela esquinte le bitume.

– Oui, murmura le père, mais ces engins-là sont très légers.

– Ils sont fait d'aluminium, ajouta la mère et ses talons tambourinèrent le sol.

*

* *

En bas, coule la rivière. Invisible, mais là. Imperceptible aussi. Mais là. La fenêtre est oblongue. Il se penche. Mais la rivière reste invisible. Il se

penche un peu plus. Jusqu'à ressentir le verre froid contre un sourcil. En bas, de la bonne terre dans son champ de vision. Un tracteur à chenilles en son centre. Le tracteur vient de délimiter le grand champ. Une bande jaunâtre dans une tache ocre. Il dit : il va pleuvoir ! la pluie ! la pluie ! L'odeur de paille lui frôle les narines. Il s'étonne. Les carreaux de la fenêtre étant fermés. Il écoute les deux autres se verser du thé dans de petits verres. Ils sont toujours attablés. Et parlent dans un mélange d'arabe et de français. La guerre ! dit l'un. La guerre ! dit l'autre. La guerre ! reprend le premier. Comme lui, ils ont dû recevoir le télégramme. Et sont venus ici s'escrimer avant le débat. Le tracteur quitte le champ et prend par la gauche. Il pleut... Le Nationalisme, fait l'autre. De biais les grains de pluie frappent au carreau de la fenêtre. En bas, la rivière doit avoir une couleur de limon. Charriant de vagues nuits. Le ciel se dégage. Se creuse. L'un des deux, le plus gros sûrement, raconte une histoire. Qui doit se rapporter à la guerre... Un colloque, on ne peut plus absurde. Le télégramme stipule : vous invitons à assister à notre colloque en tant qu'ancien combattant. Sujet : ce qui vous a personnellement poussé à rejoindre les rangs...

Des enfants revenus de l'école traversent le champ. Ils vont très lentement. Puis se mettent à courir. De gros nuages s'enfuient par delà le champ sur d'autres montagnes. Pluie encore ! Dessus un essaim de gosses. Dans un moment l'un des garçons de l'hôtel dira : je vais prendre quelques jours de repos pour m'occuper de mes enfants qui seront en vacances à partir de demain. Les deux autres commandent du café. Ils doivent être étrangers à cette région de

Kabylie. Ils se sont trompés plusieurs fois de chemin pour arriver jusqu'ici et rient de leur mésaventure. On a vieilli ! On n'a plus nos vingt ans ! D'après le waeh... l'un doit être de l'Ouest. *Chta chefna... chta tmermedna...* Il parle de l'Ouarsenis. Des Aurès.

– Quelle année, s'enquiert le deuxième ?

– 1959, fait le premier !

– Tu as dû sûrement connaître Lahcene Kherfi !

– Que Dieu ait son âme ! fait le premier et il s'épongea le front d'un minuscule mouchoir.

Le deuxième : nous étions ensemble dans les monts de Beni Salah avant qu'il ne fût dans les Aurès.

Le premier : un baroudeur !

En bas, la rivière charriant des couleurs de nuits. Sa mère parlant de métal. Son père saluant Monsieur Rivet. Il sent l'odeur de paille mouillée à travers le carreau. Quelqu'un de dessous sa propre peau lui conseille de laisser un mot : *le mensonge familial m'avait poussé à rejoindre les rangs*, puis de partir. Mais il se ravise.

Puis il se remet à écouter ces deux voisins de table.

– Je ne te crois pas, souffle le premier !

– Si ! si !

– Si tu cherches bien, tu trouveras un motif.

– Sur la tête des martyrs !

– Ce n'est jamais sain de jurer ou de raconter une guerre, commence l'autre. On ajoute sûrement. On retranche parfois. Sa voix est très calme. Celle de quelqu'un qui se penche sur la margelle d'un puits, qui a déjà bu, qui observe le noir d'eau, qui hume le tout : briques, liquides, feuilles d'arbres flottant... Nous possédions beaucoup de terres. Vinrent les *roumis*.

Cinquante ans après, mes arrière-grands-parents commencèrent à vendre aux colons des lopins... Ces transactions continuèrent avec mon grand-père puis avec mon père. Après la deuxième guerre mondiale, s'installèrent les maladies et la misère et ce dernier, pour subvenir à nos besoins, se remit à céder de la bonne terre pour quelques francs et à déboiser jusqu'aux coins les plus reculés du domaine. Et il vendait. Il vendait. Pour quelques sacs de blé. Pour une vache. Pour rien du tout... À la fin, nous dûmes quitter la vieille bâtisse des ancêtres qui se trouvait sur le dernier bon morceau de terre et construire un gourbi près du cimetière où étaient enterrés depuis des siècles les morts de notre tribu. J'avais vingt ans en ce temps-là. Un matin nous venions de déboiser un pan d'un versant de montagne, et à notre retour à la chaumière, nous vîmes le colon lui même, sur son tracteur à chenilles, en train de labourer le cimetière. Nous l'observâmes un bon moment en silence. Enfin, il consentit à descendre de sa machine et à venir vers nous : *c'est pour rattacher le tout, Messaoud !* Puis il ajouta : *tu bougeras pas la baraque ; je te payerai ce morceau aussi...*

Mon père ne dit rien. Le soir, ni moi ni mon père ne touchâmes au dîner. Le sommeil ne me gagna pas, non plus, cette nuit-là. Vers l'aube – il faisait une pleine lune sur la terre de Dieu – je sortis de la hutte et me dirigeai vers le carré de terre retournée. Il y avait beaucoup d'ossements.

Beaucoup d'ossements...

Il se tut un moment puis ajouta : le lendemain je tuai le colon et rejoignis le maquis.

LA LETTRE

LE RÊVE

« Ce soir, je dormirai ici ; puis la femme demanda : tu l'as vu ? »

Elle était assise sur un coussin, le deux jambes allongées, l'un des deux pieds posé sur un petit banc, dans un réduit attenant aux étables, pelant des patates. Tout près d'elle un canoun allumé et à portée de sa main un seau d'eau. C'était un dimanche brumeux de fin de saison.

– Je l'ai vu, dit Sadek. Il était debout. À travers la fenêtre grande ouverte il pouvait voir la plaine où le noir de boue se mélangeait à des carrés d'herbes. Un vieux berger poussait d'une canne un gros troupeau de moutons sur un chemin qui longeait les champs.

– Tu n'as pas été long, dit la mère ; elle essuya une larme.

Plus loin que les moutons était la ligne de cèdres. Dans la plaine, un tracteur minuscule traçait des sillons comme sur une ardoise. Des oiseaux blancs étaient parsemés dans la terre retournée.

D'autres oiseaux aussi...

La mère, maintenant, découpait les patates en petits morceaux qu'elle jetait au fur et à mesure dans le seau.

– Tante Zahra m'a dit que je pourrais le visiter d'ici une semaine ; je l'ai trouvée sur le chemin en rentrant.

– Il faut d'abord que ta jambe guérisse, dit le gosse qui semblait avoir vieilli depuis deux jours.

– Sinon je pourrais même aller avec la béquille.

Sadek observa la jambe enflée de sa mère et se dit qu'elle devait faire deux fois l'autre en grosseur.

– À l'hôpital, ils m'ont donné de la quinine amère.

– Tu as peut-être le pied cassé.

– Je ne crois pas, dit la mère d'une voix crédule ; Dieu ne peut pas jouer de malheur deux fois de suite.

La nuit précédente, la mère, en dégringolant les escaliers qui n'avaient point de rampe pour aller ouvrir aux soldats qui cognaient fortement contre la porte cochère, se retrouva en bas, étendue avec une douleur au niveau du genou. Les soldats fracassèrent la porte, remuèrent toute la maison de fond en comble jusque chez les bêtes dont l'étable tenait presque tout le rez-de-jardin puis quittèrent les lieux en coup de vent. Ce matin, seul Sadek partit visiter son père qu'on avait incarcéré la semaine passée. Cause : il avait eu l'audace de publier *une lettre ouverte à Monsieur Le Gouverneur* dans le journal local...

– Va jouer mon petit avec tes amis.

Mais Sadek ne bougeait pas. La campagne était là avec rien de méchant dessus. Un tracteur, des moutons, de l'herbe, les cèdres, de la fumée.

– Lalla Zahra m'a dit qu'on va les relâcher ; tu verras ! on va relâcher ton père ; son mari à elle avait

passé deux mois en prison puis on l'avait relâché, l'an passé ; Lalla Zahra a dit même que c'est une tactique ; à tour de rôle on met les gens en prison pour faire peur aux autres ; ton père n'a rien fait, lui ; cette nuit j'ai rêvé, juste avant qu'ils ne commencent à cogner à la porte...

Maintenant elle poussait les pelures dans un coin. La marmite grésillait sur le canoun. Chez les voisins, un enfant pleurait avec calme comme procède un enfant longtemps après une raclée.

– J'ai rêvé d'un cimetière ; un cimetière que je n'ai jamais vu auparavant ; et des gens que je ne connaissais point étaient en train d'enterrer des morts dans leurs habits ; j'ai raconté ce rêve à tante Zahra ; elle me révéla que c'était une bonne chose ; les pleurs ainsi que tous les petits malheurs dans un rêve sont de bonnes choses dans la vie ; aussi, le jour où je vis qu'on mariait ta petite sœur, en rêve, elle mourut dans la semaine...

Les oiseaux dans le ciel prirent leur vol en un faisceau de blancheur qui gagna toute la voûte céleste et une fumée opaque, dense, enveloppa le tracteur et une partie du champ. Au niveau des cèdres, le berger courait d'un mouton à l'autre.

BRIBES DE MEMOIRE

..... puis
le matin on vous somme de pousser des vieux vers la plaine. Avec le soleil par-dessus la tête et l'air qui est ici sec et très sain. Et les vieux, qui savent déjà, murmurent de ces choses – non ! ne pas croire à des insultes, c'est autre chose, de ces prières régulières qui ne les quittent presque jamais – et avancent sans

qu'on les pousse vraiment. Dans leurs guenilles, sans turban, très pauvres, très fiers et très seuls, ils avancent devant vous. Et derrière vous le Supérieur. L'Indochine ! L'Indochine ! Saïgon ! Les fourrés secs ! Une tête carrée, comme coupée dans du marbre, le geste rapide, le mot bref. Pour le sang ! Par le sang ! On vous apprend, grogne-t-il ! On vous met dans le bain ! On vous apprend à traiter avec égard l'ennemi ! En dehors du sentiment ! De la raison ! Du quotidien ! Et d'autres cochonneries... Puis vous faites avancer les vieux le long d'une rivière. Plus loin que des cèdres. Et vous avez le jour qui vient juste de naître et qui balance au fond de tout votre être. Vous vous crashez les entrailles. Vous bifurquez en vous-même. Vous revivez des vies d'autrefois comme un adulte devant un carrousel. Des voix anciennes arrivent à vos oreilles. Ce n'est plus le même accent. Des voix mortes comme des peaux de bêtes jetées sur le chemin. Vous vous laissez aller comme le jour de la mort. Votre lâcheté soutient que vous n'êtes point concerné. Que vous êtes d'une bonne famille ! Parmi d'autres bonnes familles qui sont avec vous et qui veulent bien que la besogne aille vite et qui ne disent pas un mot. Que la besogne aille vite ! C'est-à-dire proprement ! Pour éviter l'émotion. Mais, on veut nous apprendre ! On veut nous mettre dans le bain ! On veut parfaire notre éducation ! Pour que nous sachions nous armer quand il le faut ! Pour que nous soyons à la mesure du devoir ! Pour que nous puissions lors des ratissages tuer à bout portant ! Plus que tuer ! Egorger ! Vous arrivez au bout des cèdres. Vous alignez vos vieux qui lèvent la voix en psalmodiant : *lahkbar ! lahkbar !* Mais c'est déjà fait la besogne ! Avant même que vous ne naissiez !

Avant même que l'ordre ne fût établi ! En témoignent les têtes défaites de leur turban. En témoigne leur homélie... Et vous tirez ! Vous tirez là où il faut pour faire vite. Pour contrer le temps. Pour laver le coin. Puis du pied vous balancez dans l'eau. Et il y a le rire du supérieur, resté accroupi, très loin. Puis vous revenez. Vous repassez devant le même champ. Un tracteur. Le conducteur lève la main. À la remorque, un essaim d'oiseaux. Vous répondez au salut. Puis, comme dans un de ces films de guerre, vous avancez parmi un conte indochinois. Avec la broussaille. Le visage émacié. Où de vrais hommes vous découpent un bébé tout en chantonnant une berceuse pour faire parler la mère. Et quand vous rentrez à la caserne on vous poste une fois de plus chez les prisonniers. Dans les yeux de ceux qu'on tuera demain ou après demain vous percevez une sorte d'éclatement. Des feux mourants. Cela gêne beaucoup. Oui, cela gêne énormément. Durant le restant de la journée, vous êtes accroché au mot devoir. Vous êtes semblable à un homme suspendu, de l'extérieur, à l'unique et isolée et haute lézarde d'un donjon qui tient plus à fermer les yeux qu'à tendre la main vers l'échelle. Et vous vous raccompagnez dans votre élan de : *oui, Mon Adjudant ! vrai, Mon Adjudant ! je vais voir, Mon Adjudant !* À l'heure de la visite, vous insultez les prisonniers – vous les insultez avec des mots crus – tout en les laissant déferler vers les grilles. Et par-delà les grilles vous observez les orphelins, les couffins, les femmes, les silences. Ils sont là depuis l'aube. Depuis l'éternité. Puis vous comprenez ce qu'un prisonnier essaie de dire à un enfant : *il est mort mort mort pas pleurer...* Puis l'enfant recule de trois pas. Dans sa veste d'adulte. Durant tout le temps

de la visite, il ne vous lâche plus des yeux. Plus vous bougez plus vous ressentez son regard. Pas de gestes. Pas de cris. Pas de pleurs. Seulement un regard. Des cils qui battent à peine...

LE MANUSCRIT

– Jean ! le facteur vient de ramener ton manuscrit.

La vieille dame posa le paquet de feuilles dactylographiées et ficelées devant son fils sur le guéridon entre les deux béquilles en bois et s’assit juste à côté.

Puis elle ajouta dans un murmure : ces sortes d’insultes... depuis maintenant plus de vingt ans, qui serait fou pour les publier...

– Oui presque vingt ans ; (il semblait avoir un hochement continu de la tête) ; renvoyé et avec une lettre, comme les fois précédentes, me conseillant d’éviter les mémoires et de me pencher sur les cochonneries de sexe, de prairies, de sarments, d’être plus simple question de style, dit Jean, après avoir lu et déchiré la lettre qui accompagnait le manuscrit.

– Sois calme, Jean !

– Je suis très... très calme, hoqueta Jean tout en continuant à hocher de la tête. Puis il lut à haute voix le titre du manuscrit : *Mémoires d’un héros de la guerre d’Algérie*... Je vous en foutrais, moi, des héros plein de merde, avec le style de la nouvelle romance, de la mémoire à la mémoire, pour que ça ricoche d’un bout à l’autre des axones et des dendrites ; plus ils me répondent ces salauds par la négative plus j’ai envie de faire quelque toile d’araignée de ce livre, pour les tenir, par les viscères, là, vivants, une éternité.

Puis il cria : apporte-moi le singe !

Sa maman se leva lentement, pénétra à travers un berceau de sarments de vigne dans la maison puis revint avec le livre de Blondin : *Un singe en hiver...*

– C’est de ces bouquins qu’il leur faut pour bien les remettre à leurs places, dans leur merde...

– Si tu essayais de dormir un peu... ça fait deux jours que tu n’as pas fermé l’œil, assis là...

– Dormir, dormir ! hoqueta Jean, je n’arrive plus à tenir le coup devant le rire du gosse, avec son couffin, sa grande veste, son regard ; parfois, j’ai l’impression que c’est toi-même qui le fait entrer exprès dans la chambre pour le voir me catapulte à la face son tracteur, son essaim d’oiseaux, ses cèdres...

LE FILS

Et c'est à voir dit-on – les dernières cigognes regagnent le nid – le ciel était trop vaste – intact le désert – le pain séculaire – on revient avec des bouts de pieds et des souvenirs – l'odeur renouvelé de l'antécédent – les cris d'ailleurs – le mutisme net d'ici dit-on – on récupère mal – on a sous le front le nombre exact des arbres – pas un ne manque – le palmier dérouté sans tête – la bourrasque du printemps – et des plaines nouvelles – l'oued cuve son sang au pied du piton – le limon est inexact – soyeux – jaune – fertilisant – à bout portant – les années de chien – un vieux paysan avait bifurqué dans une noble famille – où est-il – la guerre avait amassé les herbes – la feuille féminine de l'eucalyptus – la gerboise aux courtes pattes – le ciel pour les feux d'artifice – toutes les chaussures – guenilles distribuées par l'Américain – les sacs de toile – le thé – les chiffons des prisonniers Italiens – des bras de morts – première deuxième guerre mondiale – sourires au cimetière chrétien – la croix tombait d'elle-même – la toundra – le désert – on oubliait la rage – le typhus – le chant pour le dernier bandit d'honneur – *lehoua ou rious* ne tentait plus les

mechtas – pas de feu – pas de danse – on mariait sous pli – vingt kilos de farine – un deux coupons de tissu – une chèvre – quelques sous – la guerre est là accroupie – on n’a jamais tendu de pain à l’enfant – les enfants mouraient comme des mouches – les hommes les femmes – on veillait le mort avec une serviette sur le crâne – chaud il pouvait ressusciter – on buvait beaucoup aussi – anisette rhum – sans faire de casse – les zerdas – nouvelle peinture pour le mausolée – verte – nouveaux poulets – chekhchoukha – sauce – entre deux tombes on parle de la nouvelle tombe – des valeurs humaines – tout dans le fossé – l’épée aussi – le courage aussi – le fusil – les insultes – chaque jour les déboires – les matins de froidure – l’image du cep de vigne – la promenade des autres sur le cours Bertagna – leur aller simple en été par St Cloud Chapuis – les hommes qui triment sur l’échafaudage un bout de pain – à la ceinture – les guerres autour d’un bassin – le soir – pour un peu d’eau le sang – le sang du coq – la danse au ralenti de la mariée pour son époux – les vomissures des vieux sur les trottoirs – l’aveugle qui chante – Benbadis mort réunion – Benbadis mort en prison – des fous qui faisaient leur guerre tout seuls – à la manière des sioux – le vin blanc riche en protéine – l’été des cigales et le chaume – avec des lunes – pleine lune – l’automne – de nouvelles étoiles un peu partout – l’école coranique – je demande asile auprès de Dieu – je – je – je – bâton d’olivier – les premières prières – qu’on fait mal – le déracinement – la pluie – les vents avec le bruit des vagues – des coups répétés de sel – les larmes – la rage – poussière de jardins – pas touche hein pas touche – chair de poire pour l’autre enfant – le fouet – ecchymoses – la vache qui meurt –

dernière soûlerie du père – langage francisé – toi monsieur Claude – toi monsieur Albert – tous tous comme le renard le faucon la vipère – toi monsieur Marchant – vomissements – sang – la femme pleure – les enfants perturbent les couches – la belle mère se souvient du mari – chant et pleurs pour le défunt – les voisins qui ne font plus de bruit – la collecte de l'argent – de nouveaux visages sous l'éclat lumineux du quinquet – moment solennel – les souvenirs du père à travers la Forêt-noire – ses contrordres – son grade pompeux – je ne bois plus je ne bois plus – pouah sur tout ce qui fait monter la tête – les djellabas à rayures regardent le plafond – grosses moustaches – recrutement de l'ancien baroudeur – la guerre – la guerre – les sillons – le bœuf – le sac – les avions – déferlement des soldats – tuez – tuez – tuez – tueries au souk – à la mosquée – dans les rues – sous l'olivier – sur le seuil des maisons – à l'intérieur des maisons – dans la plaine – pour un mot – pour un silence – pour rien – le grand frère échappé de la caserne – deux autres arabes – avec des munitions – ils ont pris par l'oued – le voisin de gauche incarcéré – le voisin de droite égorgé – par trahison – la terre est rouge – cernés les yeux – un train dynamité – l'autre village à feu et à sang – extermination d'un demi bataillon – village incendié à moitié – course sur les chemins de traverses – de Gaule à Constantine – vive Soustelle – vive Soustelle – les enfants en foule – hors de l'école – vive zous tey – El Achi n'est plus – de très longs hivers – et sont venus mes pères à moi sanglés d'horreur portant le fusil multiple de mon premier père ils sont entrés avec le chiffre cinq et le plus vieux a dit cachez le mal et on poussa le mal derrière le rideau et le rideau cacha et ne cacha pas

tout puis les sabots et les sabots dans la tête et dans la nuit la mère resta dans la cheminée parmi les cendres puis le palmier puis glissement de la mémoire vers les cigognes regagnant le nid.

– Depuis 1958, dit la vieille.

Le fils aîné bougea sur sa chaise de bois, éteignit sa cigarette et demanda : vous n’avez pas vu de médecin ?

La vieille, qui jetait des grains aux poules à présent, dit : elles ne me laissent jamais tranquille ; surtout celle-là ; elle montra une vieille poule plus grosse que toute les autres ; et elle ne pond même pas.

– Je disais, vous n’avez pas vu de médecin ?

– Si j’avais du temps, dit la vieille, je ferais chauler les murs de cette cour. Ils n’ont pas été repeints depuis la guerre. Ils commencent un peu à s’effriter. Son doigt montra une lézarde.

– Il suffit d’un peu de chaux.

– Oui de la chaux, dit la vieille, mais je n’ai plus de force aujourd’hui.

– Ça ne demande pas de grands efforts, dit d’une voix neutre le fils.

– Oui, l’effort, dit la vieille ; puis elle s’adressa aux poules : allez vous coucher ! allez vous coucher ! c’est fini la journée.

– Je disais il y a un moment : vous n’avez pas vu de médecin ?

– Si, dit la vieille ! Toute la région, tous les médecins, tous les mausolées, on me le tuait à coups de dragées et autres foutaises, mais je le récupérais.

Le fils aîné alluma une nouvelle cigarette. Son neveu là-bas, dans un coin. Assis à la turque sur une natte. Propre. Le visage paisible. Il portait une vieille combinaison de travail. Il regardait devant lui, vers la porte.

– Et cette combinaison, demanda le fils ?

– C’est un voisin, fit la vieille en guise de réponse. Puis elle ajouta : eux ne l’oublient jamais ; les jours où ils ne vont pas à la Sidérurgie, ils le font sortir parfois.

– Ah ! parce qu’il marche, dit le fils aîné.

– Il fume même, reprit la vieille. Elle observait son fils qui jouait avec les allumettes et était assez surprise de son étonnement.

– Et il fume aussi, s’exclama le fils !

À présent, de l’ombre dans la cour. La voix du muezzin s’éleva, dans l’air, grêle. Chez les voisins, dans leur cour, attenante à celle de la vieille, on écouta le père admonester l’un de ses enfants : je ne veux plus te voir dehors, passé le coucher du soleil ! ta place est ici, ici !

– Ne le gronde pas trop, Ô Hocine, il est encore jeune, lança la vieille, le regard levé vers le ciel.

– Ne pas le gronder ? Il a découché pendant trois nuits, Mâ Sâadia, et cette scélérate qui ne m’apprend sa fugue que cet après midi ; et sais-tu où je le retrouve Mâ Sâadia ? L’oued ! Monsieur a appris à jouer, continuait à vociférer Hocine.

Le fils aîné écouta les propos à travers et par-dessus le mur bas et il comprit que ce devait être une habitude de se parler d’une cour à l’autre.

– Scélérate ? demanda le fils dans un murmure.